L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

LES Affaires d'Orient.

On ne peut dire que la solution de la crise orientale soit acquise si prochaine. Et cependant, l'atmosphère est certainement plus favorable à une entente. Les jours passent, sans que se produisent les chocs redoutés. C'est quelque chose, si ce n'est beaucoup. C'est assez, du moins, pour espérer que le mieux se maintiendra.

Tout d'abord, entre les Turcs et les Bulgares, la négociation continue. Le fait même qu'elle se poursuive est satisfaisant. En effet, elle porte exclusivement à l'heure présente sur des questions d'ordre matériel. Et de telles questions peuvent toujours être résolues. Sans doute, d'après les derniers renseignements, les négociateurs n'ont pas encore réussi à se mettre d'accord sur un chiffre. Les prétentions turques dépassent et de beaucoup, les propositions bulgares. Mais si l'entente était impossible entre les parties en présence, il leur resterait la ressource — et le devoir — de recourir à la décision des tiers. Soit sous forme d'arbitrage, soit en s'adressant à la conférence,— qui, malgré le silence fait à son sujet, se réunira, dit-on,—la Turquie et la Bulgarie peuvent et doivent trouver à leur querelle une issue pacifique. C'est, de la part de la Porte, un grand sacrifice que de ne pas remettre en cause l'indépendance. Les Bulgares doivent en convenir. Par contre, dès lors que la Turquie leur donne cette importante satisfaction, elle se doit à elle-même de n'en pas restreindre la valeur par un marchandage. C'est surtout à l'égard du tribut et de sa capitalisation qu'il lui convient d'être modérée. Faute de quoi, elle anéantirait le bénéfice d'avenir que sa généreuse acceptation de l'indépendance lui permet d'espérer.

La Serbie est toujours fort animée contre l'Autriche. Elle considère, comme M. Milovanovitch l'expliquait l'autre jour dans une interview, que la question de Bosnie n'a pas cessé d'être pour elle une question d'avenir, et elle demande des garanties contre de nouveaux développements de la politique autrichienne sous la forme d'un agrandissement de territoire qui la rattache au Montenegro. Il est trop tôt pour savoir si, soit sous cette forme, soit sous une autre, la Serbie obtiendra ce qu'elle désire. Il semble en revanche que pour le demander, elle soit dès maintenant en meilleure posture qu'il y a quinze jours. Les manifestations bruyantes dont Belgrade avait été le théâtre avaient réveillé de fâcheux souvenirs et produit en Europe une mauvaise impression. Au contraire, les observations mesurées que le ministre des affaires étrangères de Serbie a portées dans les différentes capitales ont été écoutées avec un intérêt sympathique. Surtout la nouvelle que M. Milovanovitch aurait à bref délai un entretien avec le baron d'Aehrenthal a été accueillie avec plaisir. Rien n'est pire que le silence. M. Wekerlé disait avant-hier: "Il paraît qu'il y a des revendications serbes. Je ne les connais pas." C'est une raison de plus pour que M. Milovanovitch les fasse connaître. Cela ne veut certes pas dire que l'Autriche les acceptera. Du moins, saura-t-on de quoi l'on parle.

Entre l'Autriche et la Russie, il est malaisé de savoir précisément où en sont les pourparlers. En rentrant à Saint-Pétersbourg, M. Iswolski s'est trouvé en présence d'un mouvement slaviste et anti-autrichien qui, s'il ne contredisait pas peut-être les tendances de son esprit et le principe de sa politique, dépassait dangereusement les cadres marqués par lui à son action. Il semble que M. Iswolski ait adroitement manœuvré et qu'il soit à présent maître de la situation. Sans doute la visite à Saint-Pétersbourg du prince Georges de Serbie et de M. Pachitch a été l'occasion de manifestations qui n'ont pas été particulièrement agréables à l'Autriche. Mais la diplomatie russe n'a pas quitté le terrain sur lequel M. Iswolski s'était placé dès l'entrevue de Buchlau. Il ne considère pas l'annexion de la Bosnie comme un "casus belli". Mais il entend qu'elle soit ratifiée par l'Europe avant d'être acceptée par la Russie, et il demande aussi certaines compensations pour les peuples de la race slave. Les dernières nouvelles donnent à croire que ce programme a été exposé à Vienne dans une forme assez modérée pour ne choquer personne. Il serait, dans ces conditions, invraisemblable qu'un conflit austro-russe pût éclater.

La crise allemande.

Paris, 15 novembre.

D'un coup, le Reichstag allemand vient de dépasser en liberté de langage les Parlements des vieux pays constitutionnels. Cette Assemblée, qui n'a pas d'action directe sur le gouvernement, qui ne possède aucun moyen de contrôle effectif sur la politique impériale, qui ne peut pas renverser un chancelier ou un ministre investi de la confiance de l'empereur, qui avait été dissoute jusqu'ici chaque fois qu'elle s'était opposée à une volonté du souverain nettement exprimée, s'est érigée, hier et avant hier, en tribunal. C'est le chancelier et le ministre intérimaire des affaires étrangères qui ont comparu devant elle. En réalité, c'était l'empereur, le chef irresponsable de l'Etat, qui était traduit à sa barre. Non seulement la personne du souverain a été découverte, elle a été le sujet même de la discussion. Non seulement elle a été prise à partie par les différents orateurs qui se sont succédé à la tribune, elle a été l'objet des critiques de son propre représentant, du chancelier de l'empire. Comme le dit ce matin la "Germania," l'organe du Centre, les reproches formulés contre le chancelier enveloppaient une accusation contre l'empereur, et le discours du chancelier lui-même était dirigé contre lui. Jamais le souverain d'un Etat constitutionnel n'a subi pareil assaut dans un Parlement. Jamais il n'a été défendu de cette manière par un ministre.

Et le souverain mis ainsi sur la sellette est le plus jaloux de ses prérogatives, celui qui parle à ses peuples au nom du Très-Haut. C'est dans le pays où l'on rend une sorte de culte aux Hohenzollern qu'un des partisans les plus dévoués de la monarchie a pu rappeler à Guillaume II la parole du Grand Electeur: "Souviens-toi que tu es Allemand." Et le ministre chargé de couvrir la personne de son souverain était son ami, le confident de ses pensées. La bourrasque que la publication de l'interview du "Daily Telegraph" a déchaînée dans toute l'Allemagne était si violente que le plus fidèle des serviteurs de Guillaume a dû plier devant la tempête et laisser, un instant au moins, son maître exposé aux coups. Ceux-ci ont été rudes. Un député conservateur a dit: "C'est une triste destinée qu'un tel souverain soit si souvent en opposition avec les vues de la grande masse de la population et que, jusqu'à présent, il ait tiré si peu d'enseignement des événements". Un député de la droite a flétri le byzantinisme des eunuques de la cour. Un Wurtembergeois, du parti libéral, a osé déclarer que tous les partis, dans tous les milieux, même dans les mess d'officiers, condamnaient les actes de l'empereur. Il a ajouté: "L'empereur ne connaît pas le Parlement; il faut absolument que, par une sanction légale, le Parlement lui fasse connaître la volonté du pays." Tous ces discours, qui résonnaient étrangement sous les voûtes du Reichstag, ont été prononcés sans que le président ait rappelé les orateurs à l'ordre. Tout dernièrement encore, les orateurs ou les écrivains socialistes qui s'exprimaient dans des termes incomparablement plus mesurés sur le compte de Guillaume II, étaient immédiatement poursuivis pour crime de lèse-majesté.

A tous ces assauts, le prince de Bülow a opposé une défense aussi habile, aussi digne que le comportaient les circonstances. On a déjà lu son discours d'hier. Il a plaidé coupable. Il ne pouvait ni justifier l'empereur, ni s'absoudre lui-même. Il a bien essayé d'atténuer, d'expliquer certaines des paroles de Guillaume II. Mais il a dû avouer qu'elles avaient produit en Allemagne "une profonde émotion et de douloureux regrets". Il en a si bien reconnu l'incorrection qu'il a exprimé la certitude que l'empereur "s'imposerait à l'avenir, même dans ses conversations privées, la réserve qui est indispensable pour l'unité de la politique et pour l'autorité de la couronne". S'il n'en était pas ainsi, a-t-il ajouté, ni lui, ni ses successeurs ne conserveraient la responsabilité de la direction des affaires. Dans le cas particulier, il a déjà offert sa démission, qui n'a pas été acceptée. Il ne s'est décidé à conserver son poste qu'en raison de la gravité des circonstances actuelles. Mais le prince de Bülow est-il bien sûr que le "plœtzliche kaiser" puisse à ce point dominer son tempérament? Un député lui a posé la question à la séance d'hier. Il lui a demandé si l'on pouvait affirmer que l'empereur s'amenderait au moment même où il venait de dire au comte Zeppelin: "Vous êtes le plus grand Allemand du vingtième siècle!"

Quant à M. de Kiderlen-Wæchter, il a fait au Reichstag de pénibles débuts. Il avait à défendre une cause détestable. Quoi qu'il ne fût à aucun dégré responsable de la négligence commise par les fonctionnaires de la Wilhemlstrasse chargés d'examiner le projet d'interview du "Daily Telegraph," il a recueilli les marques les plus énergiques de la désapprobation de la Chambre. Son plaidoyer, d'ailleurs, a été beaucoup moins adroit que celui du chancelier. En prétendant que le fonctionnement des rouages de l'Office impérial des affaires étrangères était excellent et que, pour l'améliorer encore, il fallait augmenter le nombre des agents, il a soulevé les rires de l'auditoire. Soit qu'il ait été troublé dans son exposé, soit qu'il n'ait eu rien de plus à dire en effet, il s'est rassis sans avoir parlé de l'affaire de Casablanca. Tout le monde doit se féliciter que l'incident du 25 septembre n'ait pas été porté à la tribune. Maintenant qu'il doit être en son entier soumis à des arbitres, le mieux est qu'on en parle le moins possible, à Paris comme à Berlin.

Si vive qu'ait été l'émotion manifestée au Reichstag, il faut se garder de croire qu'elle se traduira prochainement en profondes réformes constitutionnelles. Les débats de ces deux derniers jours n'ont été suivis d'aucune sanction. Le seul résultat parlementaire des événements récents, est que le Comité des affaires étrangères du Conseil fédéral a été convoqué et qu'il sera vraisemblablement appelé à se réunir moins rarement que jusqu'ici. Tout le monde le sait, la Constitution de l'empire allemand a été taillée sur mesure pour Guillaume Ier et Bismarck. Elle ne s'adapte plus aux hommes d'aujourd'hui. Nous ne savons comment ni quand on la remaniera. Ce ne sera certainement pas l'affaire d'un jour. Il vient, en vérité, de s'ouvrir en Allemagne une nouvelle ère politique. Mais, pendant longtemps encore, les changements seront plus sensibles dans les idées que dans les faits.

GRAND-CROIX.

M. Victorien Sardou avait été élevé, il y a deux ans, à la dignité de grand-croix de la Légion d'honneur.

Le nombre des "civils" qui ont reçu le grand-cordon, le plus haut grade de l'ordre, a toujours été des plus restreints; la mort de M. Sardou, suivant à quelques jours de distance celle de l'illustre peintre Hébert, qui était grand-croix, lui aussi, réduit à huit le nombre des titulaires de cette dignité.

Les grands-croix "civils" qui survivent sont: MM. Reyer et Bonnat, membres de l'Institut; baron de Courcel, ancien ambassadeur à Londres; Paul Cambon, ambassadeur à Londres; Alfred Picard, membre de l'Institut, l'actuel ministre de la marine; Lépine, préfet de police; de Selves, préfet de la Seine, et Chauchard.

Nous ne comptons pas dans cette liste le grand-maître de l'ordre, le président de la république, qui est constitutionnellement, dès le jour de son élection, grand-croix de la Legion d'honneur, non plus que M. Loubet qui se trouve dans le même cas, ni les hautes personnalités étrangères, beaucoup plus nombreuses que les Français, qui ont été élevées à cette dignité.

La mort de M. Sardou porte à six le nombre des fauteuils vacants à l'Académie française; le cardinal Mathieu, MM. François Coppée, Gaston Boissier, Ludovic Halévy, Emile Gebhart et Sardou.

THEATRES.

TULANE.

Les minstrels de Cohan et Harris attirent beaucoup de monde au Tulane. Ils sont incontestablement les meilleurs artistes d'un genre qui plaît tout autant qu'autrefois au public.

Ces minstrels donneront les deux matinées ordinaires, aujourd'hui et samedi, et une matinée supplémentaire le Jour d'Actions de Grâces.

Il y aura foule pour les applaudir dans leurs chants, leurs danses, etc.

CRESCENT.

La fort jolie comédie musicale que donne le Crescent cette semaine, "When Old New York was Dutch", est devenue très populaire et fournit de très bonnes salles. Ce succès est dû dans une bonne mesure au talent et à la popularité d'Al. Wilson, qui tient le rôle principal et n'a pas de supérieur dans la chanson. Ses ballades et ses chansons gaies enthousiasment ses auditeurs.

ORPHEUM.

L'excellence du nouveau programme de l'Orpheum établie à la première représentation, lundi soir, s'est confirmée aux deux représentations d'hier. Aussi, un nombreux public a-t-il fêté avec enthousiasme les artistes, particulièrement les chanteurs du quartette basque, Mme Suzanne Harris, MM. Charles Morati, D'Arras et Ferrard, qui sont doués de fort belles voix et savent s'en servir.

Les dégâts causés par l'ouragan dans l'Arkansas.

Little Rock, Arkansas, 24 novembre—Le terrible ouragan qui a dévasté plusieurs comtés de l'Arkansas, la nuit dernière, a causé la mort de plus de trente personnes.

De nombreux ouvriers ont été occupés ce matin à rétablir les communications télégraphiques et téléphoniques, et selon toutes probabilités il s'écoulera encore plusieurs heures avant que l'on obtienne des détails complets. Le nombre des blessés est très élevé.

C'est la petite ville de Piney, située entre Knoxville et London, qui a le plus souffert. Cinq magasins et plusieurs résidences ont été totalement détruits. De nombreux médecins sont partis ce matin de bonne heure de Knoxville pour porter leurs soins aux blessés.

Les rapports de Berryville et de Cravens annoncent que ces deux villages ont aussi été fortement éprouvés.

Quatre personnes ont été tuées, dans cette dernière localité, par l'effondrement d'une maison. Seize personnes qui s'étaient refugiées dans un vaste entrepôt, ont été plus ou moins grièvement blessées lorsque le toit de l'immeuble s'est effondré.

Le village de Barr, situé à quatre milles de Knoxville, a été presque totalement détruit.

Plusieurs ouvriers sont à l'heure actuelle occupés à enlever les débris qui, croit-on, recouvrent plusieurs cadavres.

Des secours ont été envoyés de toutes les villes de l'Arkansas dans la région sinistrée, et de nombreuses souscriptions ont été ouvertes pour venir en aide aux malheureux habitants.

Il est encore impossible de donner une estimation même approximative des dommages, mais il est certain qu'ils s'élèvent à plusieurs centaines de mille dollars.

Little Rock, 24 novembre—A 3 heures cet après-midi, les communications n'étaient pas encore rétablies entre Little Rock et Piney, et l'on manquait toujours de détails exacts sur les dommages causés par l'ouragan dans cette localité. On croit cependant que le nombre des morts a été exagéré.

L'ouragan a partiellement ou totalement détruit les villages de Boxley, Murray, Low, Gap, Ozark, Dale, Boston, Judea, Omega, Treatt, Dry Fork, Dinsmore, Parthenon, Mossville, Limestone et Red Fork.

Poudre Dentifrice PARFAITE DU Dr. Lyon.

Nettoie, conserve, embellit les dents et purifie l'haleine. Un dentifrice supérieur pour les personnes raffinées.

ETABLI EN 1866 PAR

J. W. Lyon, D.D.S.

7 jan—1an—mer

Bureau de poste dévalisé.

Bristol, Tenn., 24 novembre—Des cambrioleurs ont pénétré, la nuit dernière, dans le bureau de poste d'Oppalachia, Vie, et après avoir fait sauter le coffre-fort au moyen de dynamite, se sont emparés des valeurs et des timbres qui y étaient contenus.

Le bureau de poste est situé au centre de la localité et les voleurs ont déployé une incroyable audace en comettant leur méfait, à une heure ou plusieurs personnes circulaient encore dans la rue.

La révolution à Hayti.

New York, 24 novembre—Le "Herald" a reçu ce matin une dépêche spéciale de Port-au-Prince, annonçant que les ministres allemand, français et anglais en résidence dans cette ville avaient demandé à leurs gouvernements l'envoi immédiat de navires de guerre à Jérémie et aux Cayes pour assurer la protection des étrangers.

Plusieurs officiers du président Nord Alexis, qui sont menacés par les forces du général révolutionnaire Antoine Simon, ont cherché refuge dans le consulat allemand aux Cayes.

L'escadre américaine à Manille.

Manille, Philippines, 24 novembre—Un comité de réception, composé des principaux négociants de la ville, s'est assemblé aujourd'hui pour élaborer le programme des fêtes qui seront données en l'honneur des marins de l'escadre de l'Atlantique pendant leur séjour dans ce port, du 26 au 30 novembre. L'épidémie de choléra ayant complétement disparu, les marins seront autorisés à descendre à terre et la population est prête à leur faire une réception enthousiaste.

L'empereur d'Allemagne est indisposé.

Potsdam, Allemagne, 24 nov.—L'empereur Guillaume souffre d'un mauvais rhume et sur le conseil de ses médecins a résolu de garder la chambre pendant deux ou trois jours. En conséquence toutes les audiences que devait accorder l'empereur ont été renvoyées.

Enfant blessé.

Paul Houstava, un enfant de huit ans, a été blessé à la tête par Vitto Orlando, âgé de 9 ans, qui l'a frappé avec une coquille d'huître alors qu'il jouait en face de la demeure de ses parents, rue St-Philippe, 713. L'enfant a été pansé dans une pharmacie du voisinage.

ARRESTATION.

Edward Burke, un commis de Bradshaw et Gordon dont les entrepôts sont situés à l'angle des rues Howard et Magnolia, a été arrêté hier après-midi par les detectives Mouney et Holyland. Il est accusé d'avoir commis divers vols dans le magasin où il travaillait.

Soumissions pour le pavage de rues.

Des soumissions pour le pavage de plusieurs rues ont été ouvertes hier à une réunion du comité des finances du conseil municipal. Il n'y a eu de concurrence que pour un seul contrat, le contrat de pavage de la rue Scott, entre les rues Tulane et St-Louis. La Barber Asphalt Paving Company demande $92.000 et W. H. Douglas environ $2000 de plus.

Pour le pavage en asphalte de la rue Solomon, entre Canal et Baudin, la Barber Asphalt Company était la seule soumissionnaire.

Pour le pavage en "granitoid concrete" de la rue Lopez, de l'avenue Tulane à la rue Poydras, et de l'avenue Tulane à la rue St-Louis, la R. S. Blome Company de Chicago a seule fait des offres.

Volés en dormant.

Hier entre quatre et cinq heures du matin Daniel McDonald et Joseph Duffy, qui attendaient un car, se sont endormis, dans une balançoire sur la rue Canal, entre les rues Bourgogne et Rempart.

M. Donald s'est soudainement réveillé en sentant quelqu'un lui retourner les poches. Il a sauté hors de la balançoire et avec Duffy s'est mis à la poursuite des trois jeunes malfaiteurs qui les avaient dévalisés. Ils en ont pincé un dans la rue Canal près de la rue Baronne. Les deux autres, dont l'un est connu sous le surnom de "Rags," ont disparu, mais ils ne tarderont pas être pincés.

McDonald et Duffy demeurent rue Banks, 2516, et $13 leur ont été pris.

Négresse Arrêtée.

Francis Hughes, une négresse, a été arrêtée hier après midi par les détectives Kennedy et Griffin. Elle est accusée d'avoir commis un vol dans la demeure de Mme H. Adams, rue Carondelet, 853, où elle était employée.

QUATRE MOIS SANS POUVOIR MARCHER

Humeur aux Chevilles Brûle et Démange—Pieds Terriblement Enflés—Opiacés Seuls Font Dormir—Nombreux Traitements Echouent mais

TORTURES D'ECZEMA CEDENT AU CUTICURA

"Les Remèdes Cuticura sont tout ce que vous les proclamez. J'eus un eczéma pendant plus de deux ans. Deux médecins me traitèrent, mais ils me soulagèrent momentanément seulement et je ne puis énumérer tous les onguents et lotions que j'employai sans effet. Mes chevilles n'étaient qu'une plaie. Elles me démangeaient et me brûlaient tant que je ne pouvais pas dormir. Je fus quatre mois sans pouvoir marcher. Mon mari me dit un jour que je ferais bien d'essayer les Remèdes Cuticura. Après trois essais, je passai la meilleure nuit que j'eusse passée depuis des mois à moins que je ne prisse un opiacé. Je fis usage d'un assortiment de Savon Cuticura, Onguent Cuticura et Pilules Résolutives Cuticura et mes chevilles guérirent bientôt. Il y a un an que je ne me suis servi de Cuticura, et l'eczéma n'est pas revenu.

"J'avais depuis plus d'un an une petite boule dans le coin de mon œil qui me faisait beaucoup souffrir et grossissait. J'eus l'idée d'essayer pour cela du savon et de l'Onguent Cuticura, et la grosseur a disparu. J'ai soixante-treize ans et j'habite une ferme depuis vingt-sept ans. Les Remèdes Cuticura sont les plus sûrs et les plus dignes de confiance que j'aie jamais employés pour toutes les humeurs de la peau. Mme David Brown, Locke, Crawford Co., Ark., 18 Mai et 13 Juillet 1907."

De victimes torturées et défigurées par des humeurs à la peau, eczémas, dartres et éruptions, qui ont essayé et trouvé inefficaces nombre de remèdes, et qui n'ont plus foi en aucun. A ceux-là le Savon, l'Onguent et les Pilules Cuticura en appellent irrésistiblement. Ils sont absolument purs, doux, calmants et salutaires. Ils soulagent immédiatement les cas les plus affligeants et font prévoir une prompte guérison quand tout le reste échoue.

En vente dans le monde entier. Potter Drug & Chem. Corp., Seuls Props. Boston, Mass.

Expédié Gratis, Livret Cuticura sur les Maladies de la Peau.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No 113 Commencé le 17 Juillet 1908

NOËLLA

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR CHARLES MÉROUVEL

DEUXIÈME PARTIE

SEULE!

XXXII

SUR LA VOIE

Suite.

—Attendez donc, fit l'abbé très complaisant..... L'abbé de Fromont qu'on appelait le père de Fromont parce qu'il avait les apparences et le caractère d'un moine, était le parent de la supérieure des Augustines de Rennes.....

—Vous dites?.....

L'abbé répéta:

—..que le père de Fromont était le cousin de la supérieure des Augustines de Rennes. Il est donc assez probable qu'il aura recommandé mademoiselle Espérance à sa parente.....

—Mais, certes, vous avez raison, monsieur l'abbé.

C'était un trait de lumière.

Rousset dit:

—C'est la providence qui vous a placé sur mon chemin et je ne saurais trop l'en remercier.....

Il déposa son voyageur à la porte de son presbytère en lui disant, après une chaleureuse poignée de main:

—Au revoir et mille remerciements.

Et aussitôt, au lieu de continuer sa route vers Sublaines, il donna l'ordre de rebrousser chemin.

—A Laval.

Comme le corbeau de la fable, il ne se sentait pas de joie, mais pour d'autres raisons que le vaniteux volable.

A Laval, il sauta dans le premier train en partance pour Rennes, avec son fidèle Toby, après avoir dit à son cocher:

—Vous m'attendrez à l'hôtel.

—Enfin!

Le train qu'il avait pris était un omnibus d'une invraisemblable lenteur.

Ils sont partout les mêmes, flâneurs, s'arrêtant à toutes les petites gares, racrochant, comme les marcheuses des trottoirs un passant après deux minutes de conversation, un wagon de marchandises, ça et là, se garant on ne sait pourquoi, pour laisser passer les plus pressés, mais Rousset ne trouvait pas le trajet trop long.

Il s'absorbait dans cette pensée qui suffisait à son bonheur:

—Je vais donc la voir, lui parler, la connaître enfin! Je touche au terme de mes efforts.

Sa conscience serait en repos!

Lorsqu'il arriva à Rennes, il se fit conduire au couvent des Augustines.

Il était environ trois heures de l'après-midi.

Lorsqu'il sonna à la porte du couvent, devant le grand bâtiment qui lui donnait une impression de froid, sous un ciel gris et nébuleux, son cœur battait avec force.

Le visage souriant de la petite sœur Mélanie lui parut de bon augure.

Il entra et lui dit:

—Ma sœur, vous devez avoir ici une jeune fille qui est venue récemment demander son admission....

La tourière s'écria étourdiment:

—Mademoiselle Espérance peut être?

—Oui ma sœur.

—En effet, elle a passé quelques jours ici.....

—N'y serait-elle plus?

—Hélas! non, monsieur.

Rousset éprouva une violente douleur à la poitrine. Une crainte s'empara de lui.

Il demanda:

—Que lui serait-il donc arrivé?

—Rien de fâcheux, monsieur, mais j'en ai déjà trop dit peut-être..... Si vous voulez, je vais vous conduire près de madame la supérieure.... Vous lui expliquerez le motif de votre visite..

—Elle est ici?

—Oui, monsieur..... Si vous voulez me suivre.

La petite sœur Mélanie avait conquis tout de suite ce visiteur inconnu.

Elle traversa la cour, dans laquelle on entendait des bruits de musique, une musique peu attrayante, celle des pianos chevrotants qui gémissent sous les doigts des jeunes élèves, et aussi des voix de maîtresses faisant leur cours, ou l'éclat de rire, aussitôt reprimé, de quelque élève railleuse, puis tout à coup les cris joyeux de cette bande d'oiseaux qui allaient s'ébattre dans les jardins à l'heure de la récréation.

Rousset regrettait de se séparer si vite de la sœur tourière, qui semblait si bonne fille et si communicative.

Il s'arrêta au seuil d'un grand vestibule tout blanc, couleur de plâtre, sur lequel donnait un large escalier et il demanda à la sœur Mélaine:

—Vraiment, elle est restée ici?

—Mademoiselle Espérance!

Il s'inclina.

—Une dizaine de jours environ.

"Tenez, ajouta Mélaine en désignant du doigt une fenêtre du pavillon des novices, c'était sa cellule.

—Elle s'y plaisait?

—Je le crois.

—On l'aimait?

Mélaine eut un cri du cœur qui ne pouvait pas laisser de doutes sur sa sincérité:

—Oh! oui, monsieur, et on l'aimera de même partout où elle ira. Une si bonne nature.... et si jolie.... si douce! Nous la regretterons longtemps.

Bientôt la porte de la supérieure s'ouvrit devant lui.

Il se trouva en face d'une grosse dame toute simple, aux traits hardis, énergiques, au regard vif, plein de finesse, qui l'examina avec attention tandis que la nièce disait à la tante:

—Ma mère, c'est un monsieur qui voudrait vous parler de mademoiselle Espérance.

—Ah!

La religieuse offrit une de ses chaises de paille à ce visiteur dont la physionomie ne lui déplaisait pas et demanda:

—Vous désirez savoir?....

—Voici.

L'explication devait être assez longue.

Elle fut très nette.

Rousset exposa les circonstances dans lesquelles il se présentait.

Il déclara qu'il portait le plus vif intérêt à cette jeune novice.

Il en donna en quelques mots les raisons à la supérieure, qui l'écoutait sans surprise.

Il lui montra le testament de la comtesse de Frazé qu'il avait découvert dans le château de Sublaines dont il venait de se rendre acquéreur.

La situation de cette malheureuse jeune fille avait donc brusquement changé.

Après tant d'épreuves, une ère de prospérité s'ouvrait pour elle.

L'enfant perdue était retrouvée.

On ne voulait que son bonheur.

On était résolu aux plus grands sacrifices pour l'assurer.

Il espérait la trouver à cette maison de Rennes où elle avait été recueillie, ce qu'il n'oublierait pas.

Dans sa bouche, c'était une parole pleine de promesses.

Il s'exprimait en diplomate qui connaît le moyen d'obtenir ce qu'il veut.

La supérieure comprit et remercia d'un sourire.

Mais elle expliqua:

—Je ne suis qu'un officier subalterne dans un régiment assez nombreux.... Nous avons beaucoup de maisons et une générale qui nous commande. J'aurais voulu garder votre protégée avec nous. C'était une joie de la posséder... J'ai reçu l'ordre de l'envoyer ailleurs.....

—Où donc?

—Je ne devrais pas vous le dire. La supérieure générale seule a le droit de révéler ces secrets.... Une novice, une religieuse peuvent vouloir qu'on n'indique pas leur retraite..... Mais votre récit m'a touchée.... J'ai conçu comme toutes nos sœurs, les sentiments les plus affectueux pour votre protégée.... D'un autre côté, je ne saurais voir en vous qu'un galant homme. Si vous me donnez votre parole de ne pas entraver la vocation de cette enfant, de la laisser libre du choix de son état, je vais vous dire où elle est.

—Mais, ma sœur, je vous la donne bien sincèrement et de tout cœur, en vous répétant que je ne souhaite que son bonheur. J'ai été pour quelque chose, bien sans le vouloir, dans les terribles épreuves qu'elle a subies! Je me suis fait le serment de réparer le mal que je lui ai causé. Tout ce qu'elle voudra, elle le fera; tout ce qu'elle désirera, je le lui donnerai.... Ses volontés seront des ordres pour moi et pour tous ceux qui s'intéressent à son sort.

La supérieure écrivit deux lignes sur une carte.

"Easton House, île de Wight, près Cowes.... au couvent des